L'ABEILLE DE LA N.ORLEANS

Bureaux 72 rue de Chartres

*NOUVELLE-ORLEANS :*
MARDI MATIN, 27 AVRIL.

# FEUILLETON.

LES

# ASSASSINS DU LIBAN,

ROMAN HISTORIQUE,

PAR HENRI AUGU,

PREMIÈRE PARTIE.

## LES VOLEURS DE FEMMES.

III

LE HAREM DE MOURAD BEY.

(Suite.)

La fantaisie était déjà en bon train. Des chéteurs, les joueurs de flûte et de violon remplissaient la salle de leurs notes discordantes, et les mimes de la pièce les achevaient de fi vrioler à tous les mouvements de bras et de reins qui accompagnent leur danse étrange.

Sur des tapis avaient pris place à l'orientale les agas et les trésors de la maison ministre de la Marine ; sur le divan secondaire s'asseoient les beys, les chefs invités, et aussi quelques moslahs (jeges) et chaïrks (docteurs en sa voir).

Des esclaves circulaient avec des plateaux de confiseries et de friandises ; d'autres versaient le moka dans les *fincs djeud*, les petites tasses turques, où les convives humaient lentement, tout en savourant leurs pipes de *djebli*, qui est le meilleur tabac récolté sur nos des montagnes de la Syrie.

Les carafons d'eau-de-vie et de liqueur circulaient dans la salle. Vingt petits verres d'ambre et de jade dans une sorte de *fontaine* n'ont rien d'effrayant pour un musulman. On échappe ainsi par un faux-fuyant aux prescriptions du Koran. Mahomet a bien défendu le vin, mais il a passé sous silence l'accool et les boissons distillées.

En face de Mourad bey est accroupi Ibrahim bey, et entre eux, sur le divan, est étendu l'Albanais du pays, c'est-à-dire un litre blanc auquel est consacrée des carafes de drap de couleur différente. Les Vénitiens Carolo Rossetti est assis sur un tapis et suit avec intérêt la partie des beys qui jouent, comme on sait, Kéra, la belle esclave servienne achetée à l'orfèvre Hassan-Djelil. Homme est habitué à l'orientale ; seulement, au lieu du *kaouk* ou du *sarik* arabe, il porte le *kalpak*, qui est la coiffure ordinaire des Cophtes ou des chrétiens, c'est un bonnet de drap doublé de coton et brodé au bas d'une pelisse de peau d'agneau.

Derrière le maître de la maison se tient un singulier personnage, qui se livre à toutes sortes de contorsions, bavarde sans cesse et par moments se permet des tours d'escamotage qui ne font oublier pas l'ouvrier de sorcelt à Mourad, tant celui-ci paraît habitué.

Cet homme, vêtu d'une longue robe de peau de mouton, avec une ceinture rouge, couvert d'un énorme bonnet de même nature orné de plumes de toutes couleurs, et portant de toute sa barbe, n'est autre qu'un fou de profession, le bouffon du bey Mourad.

Tous les hommes de plaisir et les riches du Maire ont leur bouffon, et fort en vogue aussi en Europe pendant le moyen âge.

On venait de servir le pilaf, l'indéfinable pilaf, ce mets oriental par excellence. C'est un énorme plat de riz cuit à l'eau, arrosé de beurre fondu.

Tandis que Mourad mangeait avec son ami Ibrahim, le bouffon, qui a assez toucher à ce qu'il avait avant que les boys commencent leur, s'amusait en attendant à leur accorder du plat des morceaux de poulet, qu'il avalait après qu'ils avaient imprégné de la fumée de riz, pour faire remarquer l'envie qu'il avait d'en obtenir les restes.

Quand Mourad bey eut terminé, il affecta la colère, et dit au fou :

—Tu viens de me voler, coquin de Giafar, le fumet de mon plat. Tu me le paieras. Ce plat valait une piastre : tu me donneras quatre.

Mien n'est plus juste, répliqua Giafar sans se déconcerter, je vais te payer sur le champ ce que je te dois.

Il tira alors de sa bourse une piastre forte, qu'il posa sur le bout de son doigt, en la faisant ronner à l'oreille de son maître. Celui-ci, ne méchant à quoi cela devait aboutir, demanda enfin d'un ton d'impatience :

—Eh bien ! vas-tu me payer ?

—Il ne l'aura pas, répondit Giafard. Le son de ce métal vaut bien la fumée de ton riz.

Les deux beys se mirent à rire et continuèrent leur partie d'échecs pour la possession de la belle Zaura.

La partie, du reste, commençait à être fort intéressante, et le roi d'Ibrahim se trouvait dans une position des plus critiques.

Mais l'adroit joueur, par une manœuvre des plus habiles, regna, c'est à dire qu'il fit marcher son vieux (chamain), qui remplace notre reine, et sauva notre *tour*, et se tira un instant de cette situation périlleuse.

Mourad prenait plus vivement encore son adversaire, mais ne put réussir à faire *math* ( qui signifie *tour* en arabe ) le roi d'Ibrahim.

—*Parti* ! s'écria-t-il enfin tandis deux à la fois.

Le roi d'Ibrahim était entouré de telle façon par les ennemis, qu'il ne pouvait plus se retirer dans sa case de la même et échec.

La partie était nulle.

—A moi l'escl ve ! fit le bouffon Giafar.

—A toi ? Par Mahomet ! tu n'en fus bien pressé, s'écria Mourad.

—Hé ! sans doute ; puisque les pièces n'ont pu se mettre d'accord, c'est bien au fou qu'appartient l'objet en litige.

—Tu ne pourrais ni le donner ni le vendre, ajouta que le commande Mahomet ; *que Dieu les soit propices et te conserve* ! — ni le nourrir comme esclave.

Mourad se tourna vers Ibrahim :

—Par Allah ! dit-il, je veux être généreux, Ibrahim, je te cède ma part.

L'œil d'Ibrahim brilla de convoitise, et il répondit :

—Tu es grand, ô Mourad ! grand comme le bon du départ.

—Je te la cède, Ibrahim, mais à une condition.

—Laquelle ?

—C'est que tu la garderas dans ton harem et que tu ne la vendras pas.

Cela ne faisait nullement l'affaire d'Ibrahim, qui, étant d'un caractère avare, ne tenant nullement à conserver les esclaves qu'il acquerrait, mais qui voulait en tirer le plus grand profit possible. Néanmoins, il remercia avec emphase celui qui partageait avec lui le pouvoir en Egypte.

—Il le plus digne des *Kurd-el-Bedjé* ! s'écria-t-il, tu es vraiment le grand protecteur des pèlerins et des caravanes. Les ruisseaux que tu taquines te les méprisent.

— Comme toi tu es le *Kebeh-el-Rebel*, le prince du pays, répondit Mourad en caressant sa moustache. Tu préfères les emmener dans tes coffres forts.

En effet, ces deux hommes, quoique bien différents l'un de l'autre, avaient entre eux un point de rapport. Maîtres de l'Egypte depuis le Delta jusqu'à la grande cataracte, ils se gorgeaient d'or tous les deux, Ibrahim par des exactions basses et honteuses, Mourad par des expéditions en grand jour, des violences publiques.

Mais chacun d'eux employait son or suivant son caractère : Ibrahim l'entassait dans ses coffres. Mourad le prodiguait à ses Mamelouks, couvrait ses femmes de bijoux, ses chevaux de broderies, ses armes de diamants.

D'un caractère opposé, ils étaient souvent en guerre entre eux ; mais la querelle n'était jamais longue. Ils revenaient bientôt à leurs intérêts véritables, et ne ménageaient au moindre danger pour faire face à l'ennemi commun.

Or, les Français menaçaient l'Egypte. Il fallait se faire des concessions et réunir ses forces.

Les chasseurs et les joueurs d'instruments venaient d'interrompre leur désordonnante harmonie.

Alors une voix douce et pure se fit entendre. Elle partait de la loge grillée.

— Aga Osman ! appela cette voix.

Un grand silence se fit, et chacun demeura immobile. On avait reconnu la voix de la sultane favorite du jeune Mourad bey, de la Géorgienne Eh Nahfa.

Pas une tête ne se retourna, pas un œil ne prit la direction du réduit mystérieux. L'officier même auquel s'adressait la voix ne regarda pas de ce côté. Il se contenta de croiser les bras sur la poitrine d'un air respectueux.

— Aga Osman Bardissi ! répéta la voix, tu vas te rendre à El Kalah, la citadelle où l'on tient de nombreux prisonniers français. " Au nom de Dieu clément et miséricordieux ! " au nom de celui qui a dit dans son livre descendu du ciel : " Dieu vous promet son pardon et ses bienfaits, si vous êtes généreux ! " au nom de seigneur Mourad, l'Emir el Hadj, — puisse Allah l'élever toujours et lui faire aimer la justice ! — porte à ces Nazaréens la pitié de pardon, fais les mettre en liberté et dis leur qu'ils bénissent Mourad bey, le puissant, le miséricordieux, le juste ! Va, lui dit.

Osman Aga s'inclina, toujours sans mot dire, sortit à reculons, fit monter à cheval son escorte de Mamelouks et galopa vers El Kalah.

Assistô après sa sortie du divan, les esclaves s'étaient remis à circuler. Des chibouks à la fumée odoriférante s'allumaient au plafond ; sans de vive, les riqueurs, les friandises disparaissaient des plateaux dorés, et les musiciens préludaient à de nouvelles exécutions.

Tout à coup, l'officier mameluck de garde se présenta et s'avança vers un agas qui, à son tour, alla parler bas à Mourad.

— Qu'on fasse entrer le coupable ! dit le bey.

Deux minutes après, on introduisit un Arabe enveloppé dans sa couverture de laine, la tête cachée par l'*haik*, avec une corde de poils de chameau faisant le tour, en guise de turban, et la lance au *sarik* à la main.

On le mena devant le bey, auquel il adressa d'abord le salut oriental, en se prosternant jusqu'à terre.

Chacun se tint immobile. Un silence solennel régna dans le vaste divan. On n'entendait bourdonner que les nombreuses variétés de mouches sur restes à la laitage.

L'Arabe commença en ces termes pompeux :

— Que Dieu protège tes jours, ô puissant bey, dont la domination s'étend de l'Orient à l'Occident et de la grande mer à la cataracte de la Nubie ! Qu'il fasse marcher nos ennemis sous ton sabre ! Qu'il te dirige toujours dans le sentier droit ! Qu'il te donne la victoire !

— Quelle nouvelle apportes-tu ? demanda Mourad.

— Le vérité nous sur nos lèvres.

— Parle donc !

— Mais que ta colère ne m'accable point, si ce que j'ai à t'annoncer te déplaît. Allah éprouve les serviteurs qu'il aime.

— Parle-nous !

L'impassible Mourad promenait un fâcheux nouvelles sortait de sa gravité et fronçait les sourcils.

— Et surtout ne me cache rien, ajouta-t-il. — Tu es non seulement mon maître ( que les génies de feu de la Géhenne me dévorent la langue et brûlent mon bcik (temple), si je cherche à te tromper !

— Je t'écoute pas, répondit Giafard. Le son de ce métal vaut bien la fumée de ton riz.

Les deux beys se mirent à rire et continuèrent leur partie d'échecs pour la possession de la belle Zaura.

La partie, du reste, commençait à être fort intéressante, et le roi d'Ibrahim se trouvait dans une position des plus critiques.

Mais l'adroit joueur, par une manœuvre des plus habiles, regna, c'est à dire qu'il fit marcher son vieux ( chamain), qui remplace notre reine, et sauva notre *tour*, et se tira un instant de cette situation périlleuse.

Mourad prenait plus vivement encore son adversaire, mais ne put réussir à faire *math* ( qui signifie *tour* en arabe ) le roi d'Ibrahim.

—*Parti* ! s'écria-t-il enfin tandis deux à la fois.

Le roi d'Ibrahim était entouré de telle façon par les ennemis, qu'il ne pouvait plus se retirer dans sa case de la même et échec.

La partie était nulle.

—A moi l'escl ve ! fit le bouffon Giafar.

—A toi ? Par Mahomet ! tu n'en fus bien pressé, s'écria Mourad.

—Hé ! sans doute ; puisque les pièces n'ont pu se mettre d'accord, c'est bien au fou qu'appartient l'objet en litige.

—Tu ne pourrais ni le donner ni le vendre, ajouta que le commande Mahomet ; *que Dieu les soit propices et te conserve* ! — ni le nourrir comme esclave.

Mourad se tourna vers Ibrahim :

—Par Allah ! dit-il, je veux être généreux, Ibrahim, je te cède ma part.

L'œil d'Ibrahim brilla de convoitise, et il répondit :

—Tu es grand, ô Mourad ! grand comme le bon du départ.

—Je te la cède, Ibrahim, mais à une condition.

—Laquelle ?

—C'est que tu la garderas dans ton harem et que tu ne la vendras pas.

Cela ne faisait nullement l'affaire d'Ibrahim, qui, étant d'un caractère avare, ne tenant nullement à conserver les esclaves qu'il acquerrait, mais qui voulait en tirer le plus grand profit possible. Néanmoins, il remercia avec emphase celui qui partageait avec lui le pouvoir en Egypte.

—O